



## Cahiers de littérature orale

77-78 | 2015

Paroles publiques, paroles confidentielles

---

# Les avatars d'une cendrillon birmane

Denise Bernot et Annick Hollé

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clo/2403>

DOI : 10.4000/clo.2403

ISSN : 2266-1816

### Éditeur

INALCO

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

ISBN : 9782858312276

ISSN : 0396-891X

### Référence électronique

Denise Bernot et Annick Hollé, « Les avatars d'une cendrillon birmane », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 77-78 | 2015, mis en ligne le 10 mai 2016, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clo/2403> ; DOI : 10.4000/clo.2403

---



Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

## Les avatars d'une cendrillon birmane

Denise BERNOT

Professeur émérite à l'Inalco

Annick HOLLÉ

Ladyss, Paris 8

Note de la rédaction : ce récit relève des contes-types 510 A (*Cendrillon*), 511 (*Un œil, deux yeux, trois yeux*) et 403 B (*l'Épouse substituée*). L'introduction a été rédigée par Annick Hollé.

---

Ce texte est le fruit d'une amitié entre Denise Bernot et moi-même. Habitée à lui rendre visite plusieurs fois par an dans sa maison d'Antony, j'ai conservé depuis plus de vingt ans, une amitié à la fois respectueuse et complice pour cette « petite femme » au caractère haut en couleur. Nous nous sommes rencontrées dans un cadre associatif, mais notre proximité « professionnelle » nous avait rapprochées : Denise, enseignante à l'Inalco, spécialiste de la langue birmane, et dont l'époux était l'un des plus fins connaisseurs des populations de ces contrées, et moi-même, géographe travaillant au Népal, dont le compagnon est également anthropologue. Malgré une retraite déjà bien entamée, Denise ne s'est jamais vraiment arrêtée de travailler. Sa dernière soutenance de thèse en date s'est déroulée au printemps 2013 : elle avait alors 91 ans...

Un soir de septembre 2012, à la faveur d'un bon dîner, elle me narra l'histoire d'une jeune fille qui lui faisait penser à Cendrillon. Grâce à son esprit vif et bien rodé, Denise la raconta sans s'égarer une seule fois (quelques semaines plus tard, lors de la saisie du texte sur l'ordinateur, je pus d'ailleurs me rendre compte qu'elle n'avait omis aucun détail). À la fin de son récit, elle me soumit l'idée de le porter

à la connaissance des lecteurs, car elle n'avait jamais eu l'occasion de le publier. Malheureusement, les écrans d'ordinateur brouillaient sa vue déjà bien affaiblie : elle ne pouvait en venir à bout seule. Surtout, Denise souhaitait mettre en avant un détail particulier illustrant une facette de l'évolution de la langue birmane<sup>1</sup>. Une onomatopée présente dans le conte, *Kri*, *Krwèq*, avait une prononciation qui s'était fortement adoucie au cours du temps. Suivant fidèlement cette évolution, la métaphore censée rendre compte de ce « bruit » s'était elle aussi modifiée : de « comme un bruit de poterie que l'on écrase », elle était devenue « comme un bruit de meringue écrasée ». L'expression était restée la même, mais le « son » avait changé, et donc son image également. L'idée de Denise était séduisante, mais, au cours de notre travail, cette ambition s'éroda un peu. Est resté tout de même le projet de la publication du conte. Cette aventure fut aussi un bon prétexte pour nous retrouver régulièrement et partager quelques après-midi de travail autour d'un bon thé.

Le récit fut recueilli en 1952 auprès d'une vieille femme, lors d'une mission qui dura plus d'un an (voir le paragraphe suivant : *Contexte et circonstances de recueil du conte*, par Denise Bernot). 1952-2012 : voilà soixante ans exactement que ce texte dormait dans l'immense bureau des Bernot. À la fin du repas, Denise alla chercher, encore une fois sans hésitation, une enveloppe de papier kraft, dont elle sortit une photocopie du carnet de terrain de 1952 comportant le texte en caractères birmans, avec en vis-à-vis, la traduction française qu'elle avait dû entreprendre de nombreuses années auparavant. Connaissant ses problèmes de vue, je lui proposai aussitôt de taper le texte (français !) à l'ordinateur. Mais travailler avec une linguiste-traductrice n'est pas chose aisée : maintes et maintes fois nous avons remis l'ouvrage sur le métier, tentant de trouver le mot juste, sans déformer le sens du récit tout en le rendant compréhensible en français, et sans perdre de vue non plus la syntaxe originelle. Nous avons fait de notre mieux pour respecter le récit et le lecteur constatera que certaines formulations conservent un style lourd quand d'autres sont assez étranges... Ne pratiquant pas la langue birmane, je me suis pliée à tous les conseils et injonctions de Denise, laissant mes doigts courir sur le clavier sous sa dictée éclairée. Les illustrations présentées sont des croquis réalisés de la main même de D. Bernot, lors de ses séjours sur le « terrain », comme on dit en géographie. Puis nous est venue l'idée de « contextualiser » ce récit : en quelles circonstances fut-il recueilli ? À quelle occasion ? Ces informations ont donné lieu à trois heures d'enregistrement audio, reprises dans le paragraphe qui suit.

---

1. D'autres auteurs ont également travaillé sur diverses considérations lexicales à propos du conte de Cendrillon (WALTER, 2012)

En sortant ce texte de l'ombre et des classeurs où il était serré depuis si longtemps, nous souhaitons apporter une version supplémentaire du conte de Cendrillon, riche déjà de plusieurs centaines de versions en Asie (Ting Nai Tung, 1974 ; Dundes, 1983 ; Macdonald, 1990 ; Belmont, Lemirre, 2007).

### **Contexte et circonstances de recueil du conte**

En 1951, Claude Lévi-Strauss effectua un court voyage dans les Chittagong Hill Tracts, aux confins du Pakistan oriental d'alors et de la Birmanie. Fort impressionné par le foisonnement de langues tibéto-birmanes ainsi que par la diversité des formes prises par cette civilisation en cet endroit, il proposa à Lucien Bernot, fraîchement entré au CNRS, et à son épouse Denise, de se rendre dans la région afin d'y mener des études ethnographiques et linguistiques. Suite à leur acquiescement, C. Lévi-Strauss suivit de près leur inscription à des cours... de bengali. Faute de pouvoir se rendre à Londres pour suivre les cours de langue birmane qui y étaient dispensés, Denise commença un « enseignement-apprentissage » du birman à Paris (parce qu'on n'apprend jamais autant que lorsqu'on doit enseigner), grâce à une description de la langue couchée dans un ouvrage datant de 1875, et à quelques collègues ethnologues qui se révélèrent être un public exigeant.

Le départ de Lucien et Denise pour la mission CNRS dans les collines du Chittagong eut lieu en octobre 1951. La mission s'étalait sur un an : le retour était prévu pour Noël 1952.

À l'époque, les Chittagong Hill Tracts se situaient au Pakistan oriental. Une première halte au Pakistan occidental fut nécessaire afin de s'acquitter d'innombrables formalités pour se rendre au Pakistan de l'Est. Une fois à Dhakka, les tracasseries administratives recommencèrent pour se rendre à Chittagong. Enfin, dans cette capitale de province, il fallut à nouveau des autorisations spéciales pour gagner la région montagneuse : les « Hills Tracts » étaient à cette époque une « réserve administrative et judiciaire », ce qui signifie que la région jouissait d'une relative autonomie. Par exemple, les cas de petite et moyenne justice s'y réglaient selon les lois locales et non selon celles du Pakistan. Accueillis à Chittagong par un consul français charmant, Denise et Lucien Bernot prirent quelques jours pour s'acclimater, se remettre de leur long voyage, et rassembler le matériel nécessaire pour partir vivre un an dans les villages de ces contrées isolées. Ils prirent alors un bateau qui remontait le fleuve Karnafuli, jusqu'à Rangamati, chef-lieu des Chittagong Hills Tracts, où là, un « superintendant » britannique leur indiqua un hôtel pour fonctionnaires de passage. Il leur prêta ensuite sa jeep afin de déposer au plus près du village choisi leur matériel. Par la suite, ils eurent l'occasion de parcourir à pied ce chemin pour diverses raisons : trois jours étaient

alors nécessaires pour revenir à Rangamati. Malgré leurs rudiments de bengali, la langue locale leur était encore totalement étrangère ; aussi ne purent-ils manger lors de la première journée de marche, ne sachant comment demander leur pitance.

C'est dans le village de Khagrachori que débutèrent les enquêtes ethnographiques de L. Bernot, doublées des fiches de vocabulaire de Denise, qui s'appuyait sur quelques connaissances acquises dans un *Que Sais-je ?* Bengali-Anglais et une description de la langue par Vossion datant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : ainsi naquit le premier glossaire de marma, birman archaïque, de D. Bernot. Les travaux sur la langue menés par Denise prirent un nouvel élan lorsqu'elle commença à travailler avec le responsable du bazar (c.-à-d. le marché) dont dépendait le village où elle logeait avec son mari. Ce monsieur avait été placé là par l'administration pakistanaise à qui il rendait des comptes. Grâce aux nombreuses écoles de pagode présentes partout, même dans cette zone très isolée du Pakistan oriental, cet homme, qui se trouvait être un Marma, possédait, comme tous les Birmans exilés dans la région, une bonne connaissance de l'écriture. Cette écriture fut le repère sur lequel Denise put s'appuyer (d'où son application à prendre ses notes en caractères birmans) accolant tant bien que mal une notation phonétique correspondant aux prononciations marma. Avec le responsable du bazar, Denise travaillait à partir d'un ouvrage de proverbes qu'avait publié l'un des premiers superintendants britanniques des Chittagong Hill Tracts. Leur proximité avec cet homme permit aux Bernot de ne pas être inquiétés quant à leurs activités.

Mais, pour diverses raisons, L. Bernot décida de changer de terrain. Les Marma étaient divisés en sous-groupes, qui se définissaient soit par des régions d'habitats, soit par des métiers. Cent un groupes avaient ainsi été identifiés et nommés. Le groupe dans lequel le couple résidait était le groupe du nord ; il existait également des Marma du sud, nommés « groupe du dessous », sans que ce dessous ait quelque chose à voir avec une quelconque hiérarchie, mais peut-être avec une situation géographique plus méridionale. Après un voyage d'exploration en janvier 1952, Lucien et Denise se décidèrent à partir vers la capitale du sud (Bandharban), située sur le cours moyen de la rivière Sanghu. Il fallut quatre jours pour relier Rangamati à Bandharban, via Chittagong et Doadsari. À Bandharban, une maison fut construite pour eux, sur pilotis, comme toutes les maisons de la région. Les pilotis n'étaient pas très hauts, et la maison n'était pas beaucoup surélevée au-dessus du sol ; en revanche, elle dominait le fleuve car elle trônait au-dessus d'un versant escarpé. Mais L. Bernot ne souhaitait pas travailler dans cette « capitale » et le couple repartit vers le sud toujours en quête de leur nouveau terrain d'étude. Ils le trouvèrent à un jour de marche de là et commencèrent à y travailler vers mars 1952. Le chef de la circonscription de ce village les logea dans son tribunal de village (sa salle du conseil), attendant à sa maison. Dès lors, les deux familles vécurent en constante

relation. Ils se lièrent également avec un érudit : Hong Sa Tueng, qui portait un grand intérêt à leurs travaux et assistait Denise à certaines occasions. Dans le groupe du nord, Denise avait travaillé sur des proverbes, du vocabulaire et des bribes de conversation. Ici, le chef du village lui présenta une conteuse, vieille femme de près de quatre-vingts ans. Les conteurs, les poètes, les chanteurs sont des gens respectés dans la hiérarchie culturelle birmane. Cette dernière fut donc accueillie avec les marques de respect usuelles par le maître de maison ; on lui offrit un repas, puis elle commença son récit. Ils furent plusieurs à l'écouter. Les autres auditeurs connaissaient déjà le récit, mais ils le réécoutèrent avec plaisir. Hong Sa Tueng nota le plus de choses qu'il put. Le récit fut ensuite complété par les souvenirs du maître de maison. Denise de son côté, prit également des notes.

Le récit figurant sur le cahier de terrain de Denise et retranscrit dans les pages qui suivent est la réunion de ces différentes écoutes. Par la suite, d'autres villageois lui confièrent des histoires. Mais c'est la seule histoire que cette femme lui conta.

### **Voici le conte**

Un couple avait une fille, nommée Methwé<sup>2</sup>. Un jour, le mari et la femme s'en allèrent à la pêche en quête de poisson. L'homme pêchait à la ligne, la femme avec un filet<sup>3</sup>. La femme prenait du poisson. Chaque fois qu'elle en prenait, elle disait : « C'est pour que ma fille Methwé le mange. » Pendant ce temps, l'homme ne prenait pas un seul poisson. Par plaisanterie, le mari donna un coup de canne à sa femme. Elle tomba dans la rivière et devint tortue<sup>4</sup>. Lorsque le père revint à

---

2. Dès la première phrase du conte, on est incité à la pitié et à la sympathie pour l'héroïne, car la deuxième syllabe de son nom signifie une jeunesse délicate, attendrissante, aimable et pour laquelle on a des raisons d'être compatissant. De même que Cendrillon a un nom qui incite à la pitié.

3. Les parents de cette jeune fille forment un couple de pêcheurs. La pêche est une occupation de gens pauvres. Les pêcheurs, les cueilleurs, les cultivateurs sur brûlis sont de pauvres gens. En dehors de cette position du couple dans la société, remarquons que la pêche est décrite avec une certaine précision. On dit avec quoi ils pêchent dès le début et on le répétera beaucoup plus tard quand la jeune Methwé priera sa mère d'entrer dans la nasse qui lui est tendue.

4. Ce qui est précisé également dès le début, c'est le caractère vraiment birman des croyances, bouddhistes peut-être, mais aussi ancestrales et probablement plus anciennes que le bouddhisme, en la possibilité des êtres de passer d'une forme humaine à une forme animale, ou même végétale comme on le verra sans cesse dans la suite du conte. La mère en effet, frappée par son mari, meurt et est immédiatement recrée sous forme d'une tortue. Une tortue qui va parler, comme tous les êtres animés, humains ou animaux dans le conte.

la maison, sa fille lui demanda : « Où est ma mère ? », et le père répondit : « Ta mère se baigne dans la rivière. » La fille se dépêcha alors de préparer le repas, mais, cela fait, sa mère n'était toujours pas de retour à la maison. De nouveau, la fille demanda pourquoi à son père, et le père répondit : « Elle a dû aller chez ta grand-mère. » La fille partit chercher sa mère mais ne la trouva pas. Finalement, elle revint à la maison en larmes. Alors son père lui raconta ce qui s'était passé pendant qu'ils pêchaient le poisson et que sa mère prenait à tous les coups du poisson. Pour la consoler, il lui fit toutes sortes de petits paniers en bambou<sup>5</sup>. Methwé s'en alla vendre ces petits paniers chez les gens d'alentour en disant : « Ô grand-mère<sup>6</sup>, mon père a fait beaucoup de petits paniers de toutes sortes. Ô mon amie, mon père a fait des paniers de toutes sortes. Voulez-vous en prendre ? » « Des paniers faits par mon époux et mon fils, j'en ai des quantités, loin de moi l'idée de prendre ceux faits par ton père. » « Cependant j'en prendrai, j'en prendrai », dit une vieille femme qui en prit. En échange<sup>7</sup>, la vieille versa du paddy dans un panier spécial à paddy, après avoir mis des pierres au fond. Methwé ne put emporter ce panier et la vieille lui dit : « Puisque tu ne peux pas emporter le panier, va dire à ton père de venir le chercher. » Donc, Methwé alla chez elle transmettre la commission. Le père arriva, mais lui non plus ne put soulever le panier. Alors la vieille, tout en pressant sa poitrine sur le paddy<sup>8</sup>, lui dit : « Ô vieil homme, tu ne peux soulever ce panier alors reste dormir chez moi cette nuit », et le vieux resta<sup>9</sup>. La vieille avait une fille, Grankh'ê, à qui elle dit en secret : « Ce soir, pendant le sommeil du vieux, attache sa chevelure avec la mienne, et son doyak avec mon tabwin<sup>10</sup>. » La fille Grankh'ê se leva au milieu de la nuit. Le lendemain matin, tôt, quand le

5. Comme tous les paysans et les gens qui n'ont pas une position très élevée et vivent de leur travail, le mari est aussi vannier.

6. Lorsque la jeune fille propose ces paniers aux amis et parents, elle s'adresse aux gens du voisinage ; amis et parents sont désignés par un terme générique qui les englobe.

7. Il n'est pas rare de rencontrer ce type d'échange (contenant contre contenu) au sein de populations très isolées et ayant peu accès à l'argent liquide. C'est le cas par exemple des Rauté, groupe de nomades du Népal qui échangent, comme ici, les bols qu'ils sculptent contre le volume de riz pouvant être contenu (communication personnelle Franck Bernède).

8. Le geste de cette femme révèle qu'elle est en fait une sorcière, c'est-à-dire un être qui sert d'intercesseur entre les humains et les puissances du monde invisible.

9. Dans la Birmanie traditionnelle, on ne laisse jamais partir un hôte ou un visiteur après le coucher du soleil, la nuit étant remplie de mauvais esprits.

10. Doyak désigne le pagne masculin traditionnel, tabwin, le pagne féminin traditionnel. Ces termes sont désuets en Birmanie centrale.

vieux voulut se mettre debout, la vieille pendait accrochée après lui ; et quand la vieille voulut se lever à son tour, le vieux pendait accroché après elle, si bien que ni le vieux ni la vieille ne pouvaient se lever. Grankh'è sortit de la maison pour dire aux voisins : « Quand le vieux se lève, la vieille est accrochée, et quand la vieille se lève, le vieux pend. » La vieille dit alors au vieux : « Ce n'est pas un humain qui a attaché nos chevelures ensemble ; c'est l'œuvre d'un esprit. Ce n'est pas un homme qui m'a attachée à ton doyak. Il faut donc nous marier<sup>11</sup>. » Methwé, la fille du vieux, appelée à venir vivre avec eux, les rejoignit. La vieille employa Methwé à faire paître les chèvres et à carder le coton tout en ne lui offrant pour nourriture que du riz et des aliments gâtés, surs<sup>12</sup>. La vieille remarqua : « Je lui donne à manger une mauvaise nourriture et cependant elle reste en bonne santé. Où prend-elle d'autre nourriture ? » En fait, Methwé en recevait de sa mère, la tortue<sup>13</sup> : « Ô mère tortue, mon père est maintenant un bon mari qui n'a pas trouvé une belle et bonne épouse, ni un bon enfant adoptif. Il a rencontré une sorcière, des crottes de bique par légions, du cardage de coton par flopees. Mère, maman, quand vas-tu te montrer ? Montre-toi à présent<sup>14</sup>. » À ces mots, la tortue, mère de Methwé, apparut hors de l'eau et donna du riz et d'autres aliments à sa fille : ainsi mangeait Methwé. Mais un jour qu'elle se rendait à la rivière, Grankh'è la suivit sous la forme d'un chien et la vit manger ce que lui procurait sa mère. Ce faisant, Methwé lui jeta un os. Quand le chien Grankh'è happa cet os, Methwé lui donna un coup. Alors le chien frappé s'enfuit en aboyant : « Je le dirai à ma mère, je le dirai à ton père », et il s'en retourna à la maison<sup>15</sup>.

---

11. Cet « accrochage » mystérieux, œuvre d'une puissance surnaturelle, enjoint aux êtres concernés par la mésaventure de se marier.

12. Methwé, comme Cendrillon est cantonnée par sa marâtre à de basses besognes, salissantes. De plus celle-ci lui donne une nourriture déjà gâtée.

13. En effet, sa mère-tortue nourrit Methwé et parle avec elle sans aucune difficulté.

14. Lorsqu'elle appelle sa mère, Methwé prononce une sorte de ritournelle, un peu comme dans le Petit Chaperon Rouge (c.-à-d. « tire la bobinette et la chevillette cherra »). Cette ritournelle n'est pas très claire, comme c'est souvent le cas dans les contes. Elle commence par dire que le mari n'a pas trouvé une bonne femme et un bon enfant, mais une sorcière et un mauvais enfant. Et pour elle (Methwé), il ne reste que « les crottes de bique à foison », « du cardage qui colle, en touffes » ; puis la fois suivante, dans la ritournelle, ce ne sont plus des crottes de bique, mais des cordes, pour retenir et conduire les biques. Du cardage, on passe aux détritrus du cardage (en touffes, qui collent) : Methwé décrit là sa saleté, la saleté qui l'environne.

15. La fille de la sorcière est également sorcière. C'est pourquoi lorsqu'elle prend la forme d'un chien et qu'elle aboie, ses paroles sont compréhensibles.



De retour à la maison, en effet, Grankh'è le dit à sa mère et du coup celle-ci fut au courant : « Comment compter sur un second mari, sur de beaux-enfants ? Un sacrifice aux Naq<sup>16</sup> ne se fait pas comme ça ; un sacrifice de sorcière<sup>17</sup> ne se fait pas comme ça non plus ; mais avec dix côtes et dix fausses côtes cassées *Kri Krwèq*. » La vieille femme mit du charbon de bois et des tessons de poterie sous sa paille. Couchée là-dessus, elle prétendit souffrir (c'est en tout cas ce qu'elle raconta à son mari quand il rentra). Et en se tournant d'un côté et de l'autre sur cette paille, elle lui faisait émettre des craquements : *Kri, Krwèq*. Elle demanda à son mari de faire un sacrifice et le vieux alla s'enquérir du sacrifice à faire. Comme il allait au bord de la rivière, la sorcière l'y devança sous la forme d'une jeune fille<sup>18</sup>. Celle-ci demanda au vieux, en le voyant : « Vieil homme, que viens-tu faire ici ? » Quand le vieux lui eut dit son affaire, la jeune fille lui répondit : « Ô vieil homme, ta fille Methwé a un coq. Si tu sacrifies ce coq, ta femme sera guérie. » La vieille femme était rentrée avant même le retour du vieux et il la trouva couchée sur sa paille. Elle lui demanda : « Alors, à quel esprit sacrifierons-nous ? » Le vieux répondit : « Methwé a un coq. Nous ferons un sacrifice à Tchoumônle<sup>19</sup> avec ce coq. » La vieille acquiesça : « C'est bon. » Ainsi, ils purent célébrer un Tchoumônle. Après quoi, la vieille fut guérie. Ensuite tout alla bien tant qu'il resta du coq à manger. Mais quand le coq fut fini, la vieille prétendit être malade et, de nouveau, envoya son mari pour savoir quel sacrifice faire. Tandis qu'il y allait, la vieille se rendit plus vite que lui, sous la forme d'une jeune fille, à la rivière. Elle conseilla alors au vieux de tuer un cochon. Quand le vieux revint à la maison, la vieille, arrivée avant lui, lui demanda : « Alors que sacrifierons-nous ? » Le vieux dit : « Nous allons trouver

---

16. Naq : esprit extrêmement susceptible et jaloux. Il convient de leur faire des sacrifices chaque fois qu'on redoute qu'ils se vexent. Ce sont des êtres du monde invisible qui ont des territoires dans les arbres, dans la maison, dans les champs cultivés, dans l'eau, dans l'air et qui n'aiment pas qu'on traverse leur territoire sans propitiation.

17. Un sorcier ou une sorcière sont des êtres souvent malfaisants d'apparence humaine imparfaite ou bizarre, ayant des pouvoirs particuliers. Ils n'appartiennent pas au monde surnaturel, mais sont les intermédiaires entre les mondes humain et surnaturel.

18. Les intercesseurs des esprits, qui sont souvent des sorciers ou sorcières, peuvent prendre des formes humaines diverses. La forme rassurante et agréable qu'ils prennent ici est celle d'une jeune fille.

19. Tchoumônle : sacrifice à un esprit reine qui a deux suivantes. Cet esprit est celui de la femme en couches, de l'enfant qui vient de naître. On lui offre de l'alcool dans un tube de bambou, ainsi qu'à ses servantes, et de la nourriture. On fait donc trois tas de nourriture et l'on prépare trois tubes de bambou. Une fois l'offrande sacrificielle faite, on met le plateau sur lequel le sacrifice a été fait sur le toit de la maison.

un cochon à sacrifier. » Ils firent ce sacrifice et la malade fut guérie. Mais quand le cochon fut fini, la vieille prétendit de nouveau être malade et envoya de nouveau le vieux chercher quel sacrifice faire. Tandis qu'il y allait, la vieille le devança sous la forme d'une jeune fille, et quand il arriva au bord de la rivière, elle lui demanda : « Vieil homme, que cherches-tu ? » Quand il lui eut dit ce qui l'amenait, la jeune fille répondit que la fille du vieil homme, Methwé, avait sa mère dans la rivière sous la forme d'une tortue ; ajoutant « ce serait bien d'attraper cette tortue et de la sacrifier ». Alors le vieux demanda : « Mais comment attraperai-je cette tortue ? » La jeune fille répondit : « Methwé connaît les paroles pour attraper cette tortue. Elle peut donc l'attraper. » Lorsque le vieux revint à la maison, la vieille sorcière, déjà arrivée, l'interrogea et le vieux répondit : « Il serait bon d'attraper une tortue et de la sacrifier. Ma fille Methwé sait comment attraper cette tortue. »

« Ô mère tortue, mon père n'a pas trouvé une belle femme ; n'a pas un bon enfant. Il a rencontré une sorcière, des cordes de bique, par légions<sup>20</sup>, des détritres de coton cardé par flopées<sup>21</sup>. Ô mère entre dans le filet, laisse-toi prendre, entre dans la nasse. » Quand Methwé eut dit cela, elle et Grankh'e attrapèrent la tortue et la rapportèrent à la maison.

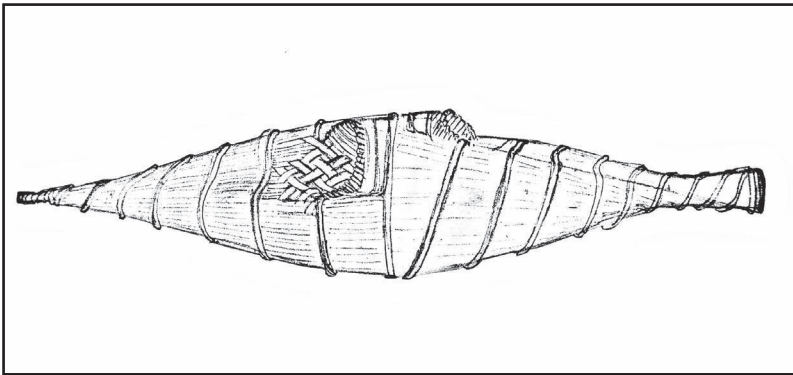


FIGURE 1. NASSE DE PÊCHE MARMA

Source : croquis de terrain, Denise Bernot, 1952

20. La formule répétée est composée d'un préfixe qui adverbialise le verbe respectivement « se déplacer à toute vitesse », puis « être lourd, être fatigant ». La répétition intensifie l'action.

21. Voir note précédente.

Puis les deux filles firent chauffer de l'eau. Quand l'eau fut bouillante, la tortue dit : « Ô Methwé, Methwé, ma poitrine qui t'a nourrie pendant ton enfance va fondre. » Mais ensuite, on la tua en versant l'eau bouillante et quand elle fut cuite, on envoya Methwé porter une portion du plat dans chaque maison. En l'offrant, elle disait : « Ô grand-mère, serez-vous assez bonne pour ne manger que la viande et garder les os coincés sur une poutre de votre maison ? » Or, aucun des villageois ne prit de ce plat, sauf une vieille femme qui dit : « Donne, donne, j'en mangerai. » Cette vieille femme n'en mangea pas, mais garda un os sur la poutre de sa maison. Par la suite, sans que personne ne le sût, Methwé prit cet os et l'enterra en faisant un vœu : « Si quelqu'un essaie de l'enlever avec l'aide d'un éléphant, que la défense de l'éléphant s'y brise ; si quelqu'un essaie de l'enlever avec l'aide d'un cheval, que le sabot du cheval s'y casse ; mais si Methwé le soulève de l'ongle d'un doigt, qu'il se dégage. » Et voilà que de cet os naquit un pipal (sc. *Ficus religiosa*, l'arbre de l'Illumination du Bouddha). Sous cet arbre, Methwé et Grankh'è décortiquaient toutes les deux le paddy. Grankh'è, fille aimée par sa mère, disait les mêmes paroles que Methwé, fille aimée par son père : « Si quelqu'un essaie de l'enlever avec l'aide d'un éléphant, que la défense de l'éléphant s'y brise ; si quelqu'un essaie de l'enlever avec l'aide d'un cheval, que le sabot du cheval s'y casse ; mais si Grankh'è essaie de l'enlever avec l'ongle d'un doigt, qu'il se dégage. »

Pendant qu'elles décortiquaient, un roi monté sur son éléphant, passant par là, demanda de l'eau. La mère de Grankh'è appela alors sa fille, lui fit mettre de beaux habits et l'envoya offrir de l'eau au roi. Mais le roi au lieu d'accepter l'eau de Grankh'è, en demanda à Methwé. La mère fit alors s'approcher Methwé, en habits sales, et lui fit offrir l'eau destinée à la basse-cour. Quand elle la lui offrit, le roi frappa ce pot d'eau et hissa Methwé sur le dos de son éléphant pour l'emporter. Mais elle, selon son vœu, arracha l'arbre de son ongle, et l'on put ainsi l'emmener juché sur le dos de l'éléphant. Ils arrivèrent au palais. Le roi prit Methwé comme reine et ils eurent un fils.

Par la suite, Grankh'è vint appeler Methwé en disant que son père était malade. La première fois, Methwé demanda : « Combien mon père mange-t-il encore de riz ? » « Il en mange un kilo<sup>22</sup>. » Elle répondit : « Alors il n'est pas près de mourir », et n'y alla pas. Quelques jours plus tard, sa sœur Grankh'è revint et Methwé demanda : « Combien mon père mange-t-il encore de riz ? » « Il en mange une livre. » Après cette réponse, elle n'y alla pas. Quand Grankh'è revint l'appeler quelques jours après, elle demanda cette fois encore : « Combien mange-t-il encore de riz ? » Grankh'è dit : « Il n'en mange plus qu'une poignée. »

---

22. Il s'agit de la portion journalière.

« Alors pour ce qui est de mourir, il n'est pas mort. » Mais quand Grankh'è vint l'appeler quelques jours plus tard en lui disant : « Ton père ne mange plus du tout », Methwé fit venir l'éléphant et s'en alla voir ses parents. Elle ne trouva pas son père à la maison car Grankh'è, en fait, voulait seulement tuer sa sœur. Alors Methwé demanda : « Pourquoi m'as-tu menti ? » « Parce que ma mère ne t'as pas vue depuis ton mariage. Comme elle voulait te voir, alors on t'a appelée. » Grankh'è demanda à sa sœur de l'épouiller<sup>23</sup>. Puis quand Methwé eut fini de chercher les poux, elle demanda à Grankh'è de faire la même chose sur sa propre tête. Ce faisant, Grankh'è demanda à sa sœur Methwé assise devant elle à voir son anneau. Methwé le lui fit voir, mais Grankh'è, ayant pris l'anneau, le laissa tomber sous la maison<sup>24</sup>. Methwé lui dit : « Va le chercher, sinon ton beau-frère sera fâché. » Grankh'è répondit : « Je n'ose pas y aller. J'ai peur de l'éléphant. » Ce fut donc Methwé qui alla chercher son anneau sous la maison.

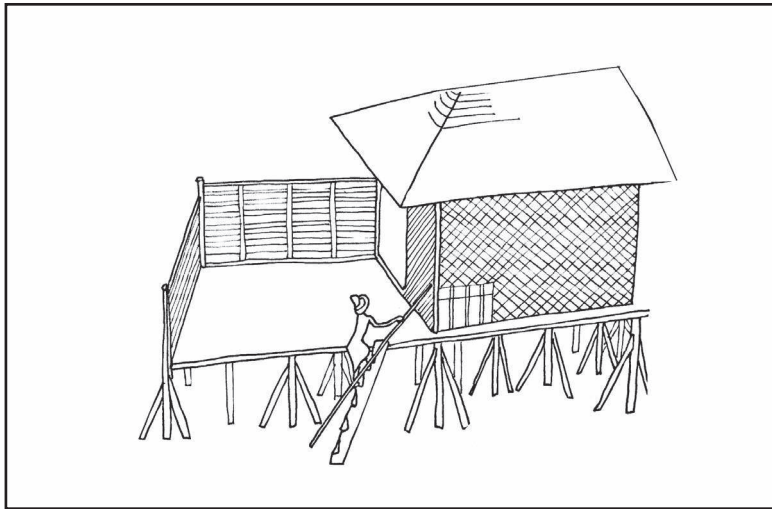


FIGURE 2. MAISON TRADITIONNELLE BIRMANE, ASIE DU SUD-EST

Source : croquis de terrain, Denise Bernot, 1951

Quand elle eût pénétré dessous, Grankh'è versa sur sa sœur de l'eau bouillante d'en haut. Une fois morte, Methwé devint aigrette. Mais avant de s'envoler, elle

23. Ce service se rend traditionnellement dans les campagnes entre femmes.

24. La maison traditionnelle birmane est sur de hauts pilotis et son plancher est à claire-voie.

recommanda au cornac : « Cornac, frère cornac, dis au roi que je suis devenue aigrette. » Grankh'ê monta sur le dos de l'éléphant, mais, quand elle arriva au palais, le roi lui demanda pourquoi son apparence n'était plus la même, pourquoi ses yeux étaient si grands, sa poitrine gonflée et le bout de son nez pointu. Grankh'ê lui dit : « À cause de la mort de mon père, j'ai pleuré ; mes yeux ont coulé ; je me suis frappé la poitrine ; je me suis essuyé le nez. » Mais le cornac dit au roi : « La femme de Sa Majesté, devenue aigrette, est perchée près de la maison. » Et sur ces mots, il lui montrait l'aigrette. Le roi répondit : « Si ma femme est réellement devenue cette aigrette, qu'elle vienne se percher sur mon bras. » Il tendit le bras et l'aigrette vint s'y percher.

Pourtant le roi donna l'aigrette à Grankh'ê. Le roi avait un fils et ce fils ne mangeait guère de riz ; il aurait eu besoin de boire du lait. L'aigrette venait lui nettoyer les yeux avec sa langue et Grankh'ê, tandis qu'elle tissait, la vit nettoyer les yeux du bébé et crut qu'elle le piquait. Elle la tua d'un coup de sa navette. Après quoi, elle la fit griller et la mangea. Elle n'en garda que la tête qu'elle servit au dîner de son mari. Or, son mari, au lieu de manger la tête d'aigrette qu'elle lui offrait, la jeta dans la rivière. Tombée dans la rivière, la tête d'aigrette devint poisson (sc. *Ophiocephalus striatus*). Tous les jours, le roi voyait ce poisson dans la rivière. Un jour, la seconde épouse du roi le vit à son tour, l'attrapa, le fit cuire et le mangea. Elle donna la tête du poisson au roi, mais celui-ci, au lieu de manger ce qu'elle lui donnait, le jeta derrière la maison. De cette tête, sortit un pied de gourde et ce pied de gourde courut jusqu'à l'huis et grimpa. Au milieu du linteau de la porte, une gourde en sortit. Quand le roi passait, rien n'arrivait, mais quand Grankh'ê passait, qu'elle entre ou qu'elle sorte, la gourde la frappait sur la tête. Si bien qu'un jour, Grankh'ê cueillit le fruit, le fit cuire et le mangea. Elle en mit de côté une part pour son mari, mais le roi demanda ce qu'était devenu le fruit. Grankh'ê répondit : « Je l'ai fait cuire parce qu'il me frappait et je l'ai mangé. » Le roi, lui, au lieu d'en manger, le jeta auprès du piloir à paddy.

De cette nourriture, sortit un arbre correa (sc. *Aegle marmelos*) qui porta un fruit. En décortiquant le paddy, une vieille femme et un vieil homme trouvèrent ce fruit, le prirent, puis après avoir déposé ce fruit chez eux, partirent travailler. Ces deux vieux avaient un chat. Quand il n'y eut plus personne à la maison, une jeune fille sortit du fruit. Elle fit la cuisine, fit cuire du riz, et mangea. Elle mit de côté pour le vieux et la vieille du riz et une partie du plat. Quand elle eut fini, elle dit au chat<sup>25</sup> : « Sœur chatte, le riz et le reste ont été préparés bras et jambes propres. Quand grand-père et grand-mère rentreront, dis-le-leur, sœur chatte. »

25. Féminin et masculin ne sont jamais grammaticalement obligatoires.

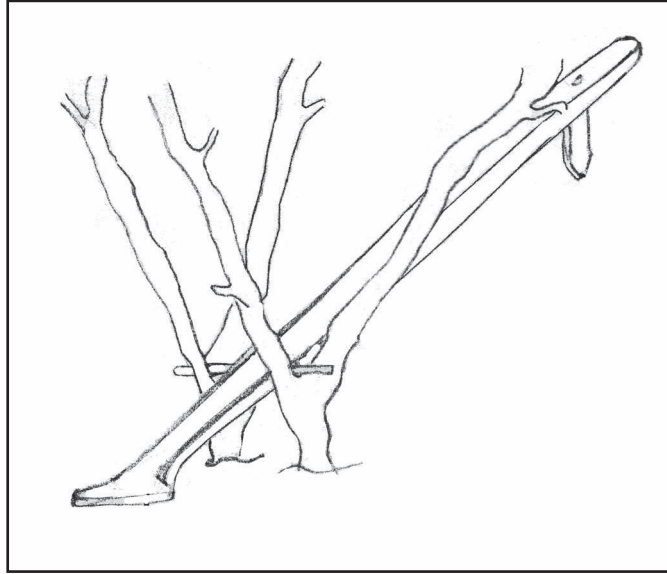


FIGURE 3. PILOIR À PADDY

Piler le paddy était une tâche féminine, répétée plusieurs fois par semaine, essentielle à la vie d'une maisonnée. Il y avait généralement un piloir collectif dans les villages, utilisé à tour de rôle.

Source : croquis de terrain, Denise Bernot, 1951

Après cette recommandation, elle retourna dans le fruit. Mais quand le vieux et la vieille rentrèrent, le chat dit : « Bras et jambes sales, la cuisine a été faite, le riz a été cuit. On m'a dit de le dire à grand-père et grand-mère quand ils rentreraient. » Alors le vieux et la vieille trouvèrent le riz et le plat. Le lendemain matin, la vieille partit travailler en laissant le vieux à la maison pour surveiller. Seulement le vieux, après avoir bu une jarre de bière s'endormit sur la soupente, sans savoir ce qu'il faisait, incapable de s'habiller ou de manger, il resta tout nu tant il était ivre. La jeune fille sortit du fruit, fit cuire du riz, prépara un plat, mangea, et dit au chien : « Sœur chienne, bras et jambes propres, le riz a été cuit, le plat préparé. Quand grand-père et grand-mère rentreront, dis-le-leur, n'est-ce pas ? » Près de l'échelle, il y avait un bol renversé. C'est alors qu'au moment de rentrer dans le fruit, elle vit le vieux endormi sur la soupente. Elle demanda : « Vieux grand-père, dors-tu ? » Le vieux, inconscient, continua à dormir. Après lui avoir parlé, elle retourna dans le fruit. Mais quand la vieille rentra, la chienne dit : « Bras et jambes sales, on a fait la cuisine. Près de l'échelle, il y a un bol renversé. » La vieille vit le bol renversé. Elle pensa : « C'est prêt, comme l'autre fois. » Elle trouva en effet du riz et un plat

cuisiné. Quand elle chercha le vieux, elle le vit endormi sur la soupente. La vieille jeta alors le riz et le reste et puis refit la cuisine elle-même. La vieille éveilla le vieux pour lui demander : « Ce riz, ce plat, qui les a fait cuire ? » Comme le vieux ne put rien répondre, la vieille fut fâchée. Le lendemain matin, la vieille resta là pour surveiller elle-même. Elle envoya le vieux travailler. S'emparant d'un coupe-coupe, elle se faufila dans un panier où elle resta cachée. La fille sortit du fruit et comme auparavant, elle fit la cuisine, mangea et mit la part des vieux de côté. Elle fit au chat les mêmes recommandations que la veille, mais la vieille avait vu ce qu'elle avait fait avant de retourner dans le fruit. Au moment même où elle y retournait, le panier bougea tout doucement. Alors la fille sortie du fruit, au lieu d'y retourner, resta pour voir ce panier bouger. La vieille le fit bouger davantage, en sortit, et attrapa la fille. Quand la vieille la saisit, la jeune fille dit : « J'ai froid. » Alors la vieille demanda : « Comment ça se fait ? » La fille du fruit répondit : « Si vous ne voulez pas me faire froid, touchez-moi à travers une étoffe neuve. » La vieille prit donc une étoffe neuve pour la saisir, et ensuite, la fille du fruit devint un être humain.

Le fils que le roi avait eu de Methwé jouait au *konyon* (palet-quille) au pied de la maison du vieux et de la vieille.

La fille tissait aussi au pied de la maison. Sa navette tomba sous le métier et la jeune fille demanda au fils du roi sa navette : « Ton apparence n'est pas exactement celle de ta mère, fils comme de l'or. Ton apparence n'est pas exactement celle de ton père, fils comme de l'or. » Après ces bonnes paroles, au garçon : « Or aimé, donne la navette à ta mère. Car si tu ne la donnes pas, tu perdras dix parties, et si tu la donnes, tu en gagneras dix. » Mais le fils du roi eut beau entendre ces paroles, il ne ramassa pas la navette, aussi perdit-il au jeu de *konyon*. Le fils du roi pensa alors : « La première fois, je n'ai pas ramassé la navette et j'ai perdu au *konyon*. Maintenant, je vais la ramasser pour voir si je ne gagnerais pas au jeu. » Après avoir ramassé la navette, le fils du roi gagna effectivement. Quand il rentra chez lui, il raconta l'histoire à son père et le roi comprit, en écoutant son récit, que Methwé était de nouveau vivante en tant qu'être humain. Puis un jour, le roi alla se promener, monté sur son éléphant, et il apprit dans quelle maison vivait Methwé. Il s'y rendit donc et demanda de l'eau. Mais on lui répondit : « Les occupants ne sont pas là. Moi, la servante, suis seule ici, car grand-mère et grand-père sont sortis. » Le roi demanda de nouveau de l'eau et la jeune fille sortit de la maison. Dès qu'elle vit le roi, Methwé reconnut son mari. Le roi aussi, en voyant cette jeune fille, reconnut sa femme. Alors le roi et la jeune fille s'aimèrent de nouveau.





FIGURE 4. GOUSSE D'ENTADA PURSOETHA

Gousse produisant des graines et utilisée comme palet-queue dans le jeu du konyon.

Source : Denise Bernot

Or Grankh'è était enceinte et elle sut que Methwé était revenue à la vie en tant qu'être humain. Elle pensa : « Moi qui l'avais détruite quatre fois, et la voilà redevenue être humain. »

Le roi, amoureux de sa première femme, allait souvent la voir et Grankh'è, toujours dans l'intention de supprimer Methwé, feignait de souffrir. Elle feignit d'être dans les douleurs de l'enfantement. Elle fit appeler les femmes du village pour veiller sur elle. Mais après une nuit de douleurs, l'enfant n'était pas né. La nuit suivante, de nouveau, elle fit appeler toutes les femmes, jeunes ou vieilles, pour veiller sur elle. La vieille femme ne voulait pas envoyer la jeune fille au palais parce qu'elle ne pouvait lui donner de beaux vêtements. Mais cette fille voulait y aller comme les autres femmes. Aussi la vieille femme la laissa-t-elle partir. Le soir, quand le roi vint aux nouvelles, il vit la jeune fille : « Sœur aînée, sœur cadette, divine, s'il te plaît, raconte tous les épisodes de ton histoire. » « Frère aîné, frère cadet, divin protecteur, je ne sais pas d'histoire. Mais dans ma jeunesse, j'ai connu les chagrins de la séparation. » À ce moment, le roi et la jeune fille surent tous deux qu'ils avaient été mariés auparavant. Le roi voulut alors entendre la jeune fille raconter son histoire et la jeune fille reconnut qu'elle pouvait raconter



l'histoire de sa vie. Elle dit que sa mère était devenue tortue, et qu'elle-même était devenue aigrette, poisson, gourde, fruit de corea. En entendant un tel récit, le roi ordonna à Methwé de tuer Grankh'ê. Mais grâce aux pouvoirs surnaturels de Methwé, quand elle eut effectivement tué Grankh'ê, le fils sortit du ventre de sa mère et s'envola.

« Femme qui prend le mari d'une autre : prostituée au nom d'oiseau<sup>26</sup>,  
Kokaliko ! Kokaliko ! »

Puis le roi épousa de nouveau Methwé.

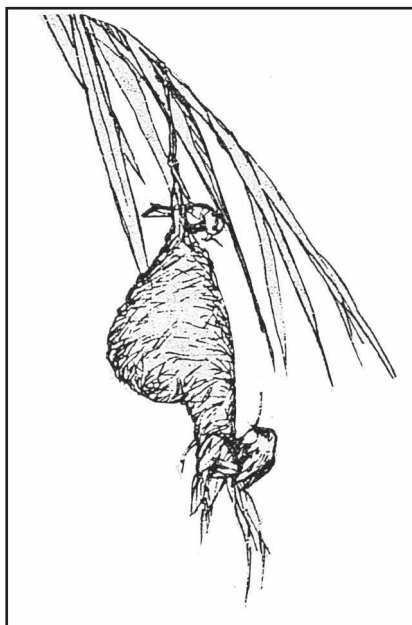


FIGURE 5. NID CALEBASSE DU MOINEAU INCRIMINÉ

Source : Myanmar-English dictionary, 2006, d'après un croquis de Denise Bernot

---

26. L'oiseau auquel il est fait référence ici est un genre de moineau qui construit un nid en forme de calebasse, dans lequel on pénètre par le fond, d'où son assimilation à une prostituée.

### **Bibliographie**

BELMONT Nicole, LEMIRRE Élisabeth, 2007, *Sous la cendre : figures de Cendrillon*, Paris : José Corti, 423 p.

DUNDES Alan, 1983, *Cinderella: a casebook*, New York: Windman Press.

MACDONALD Alexander W., 1990, « Cendrillon au Tibet », in *Tibet : civilisation et société*, Paris : Fondation Singer-Polignac - MSH, 204 p.

TING Nāi-Tung, 1974, *The Cinderella Story in China and Indochina*, Helsinki: Academia Scientiarum Fennica, 67 p.

WALTER Henriette, 2012, « Quelques considérations lexicales à partir du conte de Cendrillon », *la Linguistique*, vol. 48, n° 1, Paris : PUF, p. 37-49.  
DOI : 10.3917/ling.481.0037